

régné avec éclat. Mais en quel petit nombre pour ces dernières ! Encore n'est-il pas prouvé qu'elles aient gouverné par elles-mêmes. Les commerçantes, c'est une autre affaire. Il y a deux choses distinctes : le génie commercial, l'esprit d'entreprise essentiellement masculin, et l'économie domestique, qui répond parfaitement aux aptitudes des femmes. Loin de vouloir restreindre leurs droits dans la direction des fortunes privées, je suis d'avis qu'il y a lieu de les augmenter. Mais il n'y a ni raison ni prétexte pour leur faire le triste cadeau des droits politiques. Elles le sentent bien ; elles savent ce qu'elles perdraient en honneur et en dignité à sortir de leurs maisons pour aller dans les réunions publiques proférer et subir des injures et des calomnies. On les traiterait en collègues, qu'elles ne s'y trompent pas ; et comme elles ont l'esprit mordant, et se laissent facilement emporter par la colère, leurs maris, car elles ne pousseraient pas l'imitation jusqu'à se battre elles-mêmes, auraient une existence par trop militante.

Elles pensent, avec raison, que la plupart des hommes politiques n'entendent pas grand'chose à la politique ; mais elles sentent parfaitement qu'elles n'y entendent rien du tout. Cela tient en partie à ce qu'elles n'y ont jamais réfléchi ; elles n'y pensent pas plus qu'à l'escrime, dont elles n'useront jamais ; elles ne connaissent la politique que par les douleurs qu'elle leur cause. Mais quand elles l'étudieraient, elles s'apercevraient bien vite qu'elles s'aventurent dans un pays où elles ne sont pas appelées à faire de belles découvertes. Aucune loi, que je sache, ne leur interdit d'écrire sur la politique, et pourtant je ne vois guère que madame de Staël qui ait pris place parmi les penseurs ; encore sa politique est-elle surtout de la philosophie.

Pour la philosophie, mon opinion est bien différente. Je vais étonner peut-être nos contemporaines : les femmes aiment la philosophie, elles y réussissent ; c'est-à-dire elles réussissent à la comprendre, plutôt qu'à la juger. Elles ont l'esprit plus subtil que nous. Tous les confesseurs (la théologie est de la philosophie) comprendront et approuveront ce que je dis là. Sainte Thérèse, Héloïse, madame Guyon, pour citer les plus glo-

rieuses, sont des philosophes mystiques d'une grande et étrange habileté. De celles-là mêmes on peut dire que si elles comprennent tout, elles n'inventent rien. Il en est de même de la musique : les virtuoses de premier ordre abondent parmi les femmes ; c'est à peine si elles comptent quelques compositeurs de second et de troisième ordre. Le même phénomène se produit au théâtre : elles produisent des actrices incomparables, et tout au plus, de siècle en siècle, une jolie petite pièce à laquelle un collaborateur a mis la main.

Elles excellent dans le genre épistolaire. Il n'y a pas besoin de citer madame de Sévigné ; nous savons tous, par une expérience journalière, comment une femme d'esprit tourne une lettre. Voici une observation qui résume tout : elles n'ont pas produit un seul historien, et elles nous égalent, si elles ne nous battent pas, dans le roman.

Je ne suis pas pour les nouveautés en matière de femmes. Je crois même qu'au moment où nous sommes, le vrai et souhaitable progrès consisterait à rétrograder. Je rêve une société où les femmes seraient maîtresses dans leur intérieur, et ne paraîtraient dans les affaires publiques que par l'intermédiaire de leurs pères et de leurs maris. Je leur donnerais une action prépondérante sur les mœurs, et je ne leur en donnerais aucune sur la confection des lois. Je reviendrais à la vieille morale de nos pères qui ne traitaient les femmes ni en collègues ni en camarades ; qui les traitaient un peu en divinité ; qui aimaient à se sacrifier pour elles, et à ne pas leur obéir. Je les ferais intervenir dans l'éducation beaucoup plus qu'elles ne le font aujourd'hui, et je ferais durer l'éducation longtemps après l'émancipation. Je crois que, si nous sommes encore un grand peuple, un peuple respectable, malgré la réputation que cherchent à nous faire nos ennemis, c'est à nos femmes que nous le devons. Elles ont un grand sentiment de l'honneur et de la droiture. Elles ont, pour la plupart, une croyance religieuse, que nous n'avons plus. Je repousse leur domination ; mais j'appelle leur influence.

*Jules Simon.*